

## MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous sommes, paraît-il, menacées de disette ! On dit même le péril tout à fait imminent... Mais que nos lectrices se rassurent : l'estomac ne court aucun danger, et si le fait se réalise, la coquetterie seule serait en droit de se plaindre. Il s'agit simplement d'une disette de pékin... oui, de cette jolle étoffe à lignes verticales, satin et velours, moire et satin, etc., dont on s'est épris si fort depuis le commencement de la saison. C'est la faute des couturières aussi ! A force de nous faire des gilets, des parements et des revers de pékin à toutes nos robes, voilà à quelle redoutable extrémité elles nous ont conduites ! Il faut voir la mine allongée des marchands ; à vrai dire, c'est chose bien cruelle que de se trouver en présence d'un succès d'étoffe aussi grand, lorsque les approvisionnements touchent à leur fin !

Il est vrai que la mode, en bonne personne qu'elle est, nous offre assez de compensations pour que nous n'ayons rien à regretter ; ainsi le velours frappé, qui n'est certes point à dédaigner, tient parfaitement la place du pékin. Voilà donc les gilets et les garnitures de robe assurés encore d'une longue existence de ce côté ! — Sans compter que les machines à broder n'ont pas le loisir de chômer et qu'on ne les occupe pas à autre chose en ce moment.

Les couturières consciencieuses renoncent aux broderies vendues à la pièce, qui reviennent si cher, sans doute à cause des fausses coupes. — On nous a démontré, facture en main, qu'il fallait compter 90 francs pour un gilet taillé dans ce genre ! N'est-il pas insensé d'augmenter ainsi, sans bénéfice ni avantage pour personne, le prix d'une façon de robe ? — Ce qui vaut bien mieux, c'est de préparer d'avance le gilet, ainsi que les garnitures qui doivent l'accompagner, puis de faire broder chaque pièce séparément. De cette manière, il n'y a rien de gâché, et le dessin de broderie y gagne, n'étant point interrompu par la coupe. Ce procédé permet aussi de varier davantage les modèles. Le dessin cachemire, persan ou grec, voilà ce qui se fait le plus ; les couleurs sont plus ou moins agréablement confondues, et des fils

d'or ou d'argent viennent parfois en augmenter l'éclat. On nous a montré tout une garniture de velours loutre ainsi brodée, qui devait accompagner un costume de drap noisette : c'était vraiment joli.

« On le portera... on ne le portera pas... Personne n'en veut... tout le monde le trouve charmant... » C'est ainsi qu'on s'accorde quand on parle du panier ; car jamais peut-être une question de toilette n'a autant excité les esprits féminins. En ce qui nous concerne,

notre rôle étant de faire connaître la vérité à nos lectrices, nous devons, naturellement enregistrer le pour et le contre. Nous avouons même que l'hiver se passera, sans doute, sans amener une solution définitive. Les grandes nouveautés de la mode se manifestent surtout au printemps, et il faut quelquefois une année entière d'hésitation avant que la faveur publique accorde son approbation.

Ce qui est maintenant incontestable, c'est que la robe fourreau a disparu complètement, — que la robe princesse existe encore, mais avec draperies, — et que le corsage à basques, forme *Louis XV*, genre *Directoire*, etc., jouit d'un succès immense. Enfin, les jupons ne sont pas aussi plats, et la traine, réservée presque exclusivement pour la robe habillée, disparaît de plus en plus du costume ordinaire. D'après ce résumé rapide de la forme actuelle dans le costume, il est permis de supposer que le panier finira par prendre le dessus !



P. N° 444. — TOILETTE DE DINER. — DESSIN DE M. H. JANET.

Prix du patron épinglé : 5 francs.

Les idées de la modiste, aussi bien que celles de la couturière, se sont sensiblement modifiées depuis quelque temps. L'une et l'autre voient « plus grand » aujourd'hui : d'un côté, en effet, les robes sont plus larges et plus bouffantes ; de l'autre, les chapeaux sont plus amples, emboîtent mieux la tête, coiffent mieux en un mot. Nous n'en voulons pour preuve que la forme *Niniche*, qui jouit d'un si grand succès depuis le début de la saison : on la porte en feutre, en velours ou en toute autre étoffe ; elle prend les allures du chapeau rond et même du chapeau fermé, avec ou sans adjonction de brides.

Ce nom de *Niniche* a d'abord été donné à tort et à travers, par

chaque modiste suivant son inspiration. A présent, au contraire, tout le monde s'entend, et le chapeau *Nimiche* ne comprend qu'un seul et même type; les fabricants de formes et de feutres ont ainsi réglé la question. Voici, du reste, en quoi elle consiste: calotte de hauteur moyenne et plate; passe légèrement abaissée vers les joues, relevée devant et derrière. C'est, en définitive, le *cabriole* modifié, ce qui n'empêche pas ce dernier d'être une coiffure de grand style, qu'on ne peut toutefois porter lorsqu'on se promène à pied.

Voici deux modèles bien appropriés à la toilette de ville:

Le premier est en feutre soyeux, de ton fauve, et simplement garni d'une plume non frisée, de couleur loutre. Cette plume est posée à plat et le pied en est dissimulé, sur le côté derrière, par un agrément doré.

Le second modèle est en feutre noir. Le bord de la passe, par devant, est garni d'une draperie de velours caroubier, clouée de grosses perles de jais. De petites perles de jais couvrent le chapeau tout entier, en forme de colimaçon, et un nœud de velours caroubier, genre alsacien, orne le devant de la calotte, où il est fixé par un papillon de jais. Brides de satin et velours, de couleurs assorties aux deux tons du chapeau.

Parmi les nouveautés du jour à l'avis des modistes, nous inscrivons la plume *grattée*, — dénomination peu coquette, mais qui en détermine précisément le caractère. Supposons des plumes de coq dont chaque brin a été gratté jusqu'à son extrémité, de telle façon que celle-ci conserve seule son duvet; cette opération donne un aspect très-extraordinaire à la plume. On obtient ainsi de vrais saules qui retombent en masse sur le côté; ce n'est pas laid, et c'est, de plus, fort original.

La dentelle et l'entre-deux en filigrane d'or doivent être compris dans les fournitures de modes actuellement en usage. Disposées en coquilles sur le pied d'une plume ou posées à plat sur un velours, ces dentelles sont d'un aspect élégant et recherché, à condition toutefois qu'on en use sobrement.

Une gracieuse nouveauté encore, c'est le feuillage de velours et satin mélangés, le tout d'une même nuance dégradée et ombrée. Nous avons vu des chapeaux entiers ainsi composés, entre autres un modèle de couleur grenat et caroubier, avec touffes de roses de plusieurs tons assortis.

Les *LINGÈRES* ne parlent plus d'autre chose que de mousseline de l'Inde et de dentelle bretonne; leurs vitrines sont remplies de fichus « flou » à jabot coquillé, de nœuds flou pour cravate, coiffure ou chapeau, enfin de manchettes drapées très-flou pour servir de complément à ces parures, toutes plus flou les unes que les autres.

Cette expression de « flou », dont nos lectrices vont peut-être nous reprocher d'abuser, s'applique à une draperie légèrement bouffante, qui se soutient comme par enchantement, n'a point de forme nettement accusée et, pour tout dire, sied à merveille. — « C'est bien féminin », nous disait dernièrement une aimable artiste, à la vue d'un fichu drapé et noué de cette façon. Dans tous les cas, c'est l'engouement du jour, et cela suffit.

Le fichu tient une place très-importante dans la lingerie moderne, et, selon nous, le plus simple est le plus joli; mais notre devoir est de tout indiquer. Il y a donc des modèles de fichus qui affectent la forme du gilet: c'est un plastron de velours, de peluche ou de tissu broché, décolleté en carré, qu'on choisit. On l'encadre de volants de dentelle noire ou blanche, mélangée parfois, et parfois aussi remplacée par de la gaze brodée. Cette garniture remonte jusqu'au cou et se ferme derrière. Des nœuds de ruban ou de velours plus ou moins coquettement posés, un agrément de bijouterie, un bouquet, un tour de plume, complètent l'ornementation du fichu. Le modèle que nous préférons, dans ce

genre, est en noir, avec dentelle espagnole perlée de jais, et des plissés de crêpe lisse blanc à l'intérieur.

MARY D'AUBERVILLE.



#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 444.

TOILETTE DE DINER. — Costume de cachemire indien, de nuance saumon pâle (presque blanc). — Jupe à courte traine, garnie de trois volants finement plissés. — Tunique fermée derrière et drapée sur le côté devant par groupes de plis; chaque groupe ressemblant se croisent au bas de cette garniture et retombent sur le jupon. — Corsage à longue basque, ouvert en carré et fermé de côté; tous les bords sont recouverts de velours bleu; quatre choux de velours continuent, sur l'un des côtés du corsage, la ligne de garniture de la tunique. La manche est garnie d'un froufrou de plissés et d'un chou de velours. — Lingerie plissée en crêpe lisse. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 950.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume de tartan écossais bleu et vert, vu sous deux aspects. — Jupon court, monté à larges plis creux; une bande de cachemire bleu uni raye le milieu devant, tirant sur le côté. Une écharpe de tartan est drapée autour du jupon et nouée sur le côté gauche; elle est fixée, de l'autre côté, à la couture de la jupe. — Jaquette de même étoffe, croisée devant, fermée au col par une agrafe et boutonnée sur le côté par des boutons de passementerie verts et bleus. Le col et le revers sont en cachemire bleu, ainsi que les poches placées en biais de chaque côté. La couture des petits côtés du dos s'ouvre à partir de la taille pour laisser voir un soufflet bleu, formé d'une bande plissée. Mêmes boutons derrière que devant. La manche se termine par un parement bleu qui ne garnit que la moitié du poignet; il est fixé par deux boutons. — Lingerie plate. — Chapeau de feutre gris. La passe, enlevée de côté, est doublée de velours bleu; le côté relevé est fixé par un large chou de ruban vert et le reste du chapeau est garni de plumes blanches. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 952.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume de cachemire de Glasgow et velours noir, présenté sous deux aspects. — Jupon sans traine, entouré d'un grand volant plissé, que surmonte une écharpe lavandière en velours noir; cette écharpe est drapée assez mollement et fermée derrière. Deux panneaux de cachemire, bordés d'un galon d'or, retombent tout droit derrière depuis la ceinture; ils sont maintenus sur le jupon par une draperie qui forme un capuchon arabe sur le milieu. — Corsage-habit, avec une seule couture dans le dos. Cette couture s'ouvre à partir de la taille pour livrer passage à un soufflet de velours noir, et les bords de la basque se renversent sur eux-mêmes sous forme de revers; tout le dessus est en velours noir. Le devant du corsage s'ouvre sur un gilet de velours (gilet simulé); ses bords sont ornés d'une bande de velours. Le côté droit croise sur le côté gauche, et le bas est orné d'un revers de velours; des boutons dorés en suivent tous les bords. Un galon doré borde la basque d'habit, y compris les revers du dos. Col rabattu et ceinture de velours; triples cornes de velours au bas des manches, chaque corne fixée par un bouton d'or. — Lingerie plate. — Chapeau de la première figurine: feutre gris, entouré de plumes de même ton, avec panaches de plumes caroubier derrière et piquet de roses variées. — Chapeau de la seconde figurine: feutre chamois, à passe large et relevée d'un côté, où elle est garnie d'un chou de velours noir. Velours noir autour de la calotte, avec chou devant, fixé par une boucle d'or. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1561 C.

TOILETTES DE VILLE. — 1. Costume de cachemire vert russe, garni de tresses en mohair écossais lamé d'or et d'argent. — Jupon sans traine, en-

touré d'un volant plissé. — Robe à paniers. Le devant se compose d'un gilet-plastron fermé par des boutons or et argent, et d'un tablier légèrement bouillonné et coulissé, qui se termine par un galon écossais. Le bas du tablier se perd derrière sous le dernier panier. Le reste de la robe est de coupe princesse; un galon écossais entoure le cou et encadre le gilet, ainsi que le tablier; il tourne ensuite dans le bas pour aller former par derrière un nœud à boucles flottantes. Le bas du dos de la robe est disposé en plusieurs bouffants ou paniers. Col rabattu, fait tout entier de galon écossais; même galon au parement des manches. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre noir; le devant de la passe fait visière et se détache du bavolet. Draperie de velours noir autour de la calotte avec nœud derrière et plumes de lophophore devant. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

2. Costume de drap gris, avec garnitures de pékin velours grenat sur vieil or. — Jupon sans traîne, entouré d'un volant plissé. Le milieu du jupon demeure plat devant, tandis que le reste est recouvert d'une tunique bouffante et drapée. Les bords de la tunique sont ornés de quatre rangs de piqûres, et les draperies fixées sur le devant du jupon par trois boutons vieil or. Les plis sont régulièrement faits jusqu'aux côtés derrière, d'où la tunique bouffe librement. — Corsage à plastron de pékin velours, fermé par une ligne de boutons vieil or. Le plastron porte un rang de piqûres au bord, sur le côté, et quatre rangs dans le bas. Les poches et les manches sont en pékin et ornées de boutons vieil or. Col rabattu, en même étoffe. — Chapeau de feutre gris, garni de turquoise grenat; cette étoffe, qui est plissée, forme le bavolet, les brides et une traverse qui va du bord de la passe à la calotte. Un bouquet de plumes, de ton assorti, sort de la traverse pour s'épanouir au sommet du chapeau. — Patron épinglé : 5 francs.

#### Description de la gravure coloriée n° 1562 D.

Substituée à la gravure coloriée N° 1561 C pour les Abonnées qui en ont fait la demande.

#### MODELES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'HIVER.

1. Capote de feutre blanc. La passe est doublée de velours caroubier et relevée au milieu devant; un galon d'or posé à plat en garnit le dessus. Draperie de velours grenat autour de la calotte, un peu plus haut que le galon; coques et plumes caroubier au sommet du chapeau. Brides de velours.

2. Chapeau de velours bronze. La passe est tout à fait aplatie sur les cheveux. Un large nœud alsacien, en velours bronze bien chiffonné est placé sur l'arrière de la passe, où il se trouve fixé par un papillon de plumes vertes. Un ruban écossais, qui entoure la calotte, revient devant former un nœud et constituer les brides.

#### Description de la figurine coloriée L. n° 190.

Annexe spéciale aux éditions nos 3 et 4.

TOILETTE DE MARIAGE. — Costume de faille grise et tissu broché satin et velours (fleuriettes de velours multicolore sur fond de satin blanc). — Jupon de faille, à longue traîne; le devant et les côtés sont plissés dans toute leur longueur et par groupes de quatre ou cinq plis. Le bas est entouré d'un plissé posé bord à bord avec le jupon; un volant plissé, à tête, surmonte cette garniture par devant. — Écharpe lavandière en faille et tissu broché, drapée sur le devant du jupon; elle est resserrée derrière et forme deux bouffants; les pans retombent en s'entre-croisant sur la traîne. — Corsage de tissu broché, décolleté en carré; les bords du milieu de devant forment deux pattes qui se boutonnent sur une gorgerette de faille grise bouillonnée; un plissé de faille entoure l'ouverture. Le corsage descend en pointe arrondie sur le devant de la jupe et se ferme en biais par des boutons d'argent. Le dos s'allonge en deux pans étroits qui se réunissent sous le premier bouffant de l'écharpe où ils disparaissent. Manches de faille, terminées par un volant plissé que surmonte un bracelet de broché. — Crêpe lisse plissé au cou et aux manches. — Chapeau de peluche blanche, garni d'un ruban de satin croisé autour de la calotte et qui constitue les brides. Branche de roses sur le côté gauche et touffe de plumes blanches venant du bavolet. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

#### ÉCHOS DE LA MODE

Les trois souveraines de la saison, au point de vue de la toilette, sont : la peluche, la loutre et les perles.

Partout de la peluche : habits *Polignac* en peluche, s'harmonisant avec les costumes de cachemire de l'Inde, boutonnés de gros boutons de cailloux du Rhin, de marcassite, d'acier à pointes de diamants; la cravate de marquis en vieille dentelle. Sorties de bal en peluche. Robes de chambre en peluche. Les plus ravissantes sont en velours rubis, doublées de satin bleu pâle, avec de grandes bandes de satin bleu pâle couvertes de broderies et descendant jusqu'aux pieds; ou encore des cascades de dentelles bretonnes, se fronçant devant, avec des nœuds nichés dans les plis.

Toutes les robes de jour se font courtes, laissant voir le bout du pied. Rien que de la laine, mélangée de moire, de velours, de satin changeant.

Encore une jolie chose, ce satin changeant : feuille d'automne et vert, à reflets dorés et empourprés; pain à reflets saphir et émeraude; tête de canard vert, noir et jaune; gorge de pigeon, violet et gris, etc.

Les gilets anciens accompagnent les costumes de jour ou s'ajoutent au petit habit de *jardinier galant* en velours côtelé foncé, avec le gilet clair à fleurs. Il y a encore la veste de *fidèle berger* en satin changeant, sur un gilet broché d'or ou d'argent.

Il est bon de remarquer que les gilets anciens, brochés, sont d'un prix plus élevé que les gilets brodés, parce qu'on ne peut pas les imiter aussi facilement. Quand on a découvert un gilet à galon broché dans l'étoffe, c'est une véritable trouvaille!

La loutre se porte en jaquette, en pelisse et même en robe. On fait des fourreaux princesse en loutre, à devant de satin de même nuance. Cette toilette, quelque peu sibérienne, est tout à fait adorable pour une blonde.

Le renard bleu, léger comme la plume, avec ses reflets argentés, partage le succès de la loutre; mais on ne peut le mettre qu'en bordure.

Est-ce parce que la perle fait valoir les fourrures qu'on les aime tant? Toutes les beautés de race ont aux oreilles ces grosses perles tant appréciées à la cour des Valois.

On dit que c'est à peine si l'on verra des diamants cet hiver.

La perle, cette fleur immortelle de la mer, va jeter ses doux reflets dans les cheveux; elle rehaussera de sa divine pâleur l'éclat du regard et du sourire. Le fil de perles classique des duchesses du temps passé va se retrouver au cou de leurs petites-filles.

Il faut, dit la *Vie parisienne*, se hâter d'en acheter, si l'on n'en a pas. « Les perles atteignent déjà des prix fabuleux. Nous avons vu une paire de boutons de soixante mille francs, et une autre paire, digne des fines oreilles de la reine Marguerite de Navarre, qui n'a pas coûté moins de cent cinquante mille francs. Il n'en faut point dire de mal : la jolie femme qui va les porter déclare qu'avec ces perles on est cent cinquante mille fois plus belle. »

Nous croyons, pour notre part, qu'une femme peut être charmante à moins.

Ch. D.

## NOUVEAUX MODÈLES DE CORSAGE, CHAPEAUX, ET LINGERIE.

(G. N<sup>o</sup> 960-964-975.)

1. Corsage-habit en brocatelle (riche étoffe de plusieurs tons, caroubier, vieil or et réséda). — Ce vêtement, qui se ferme par des boutons d'or, n'a, aux devants, qu'une seule pince, qui se prolonge jusqu'au bord inférieur. Le dos, de coupe « tailleur », a seulement trois coutures; il forme deux pans arrondis. A partir du bas de la taille, la couture du milieu du dos s'ouvre sur un postillon dont les plis sont fixés dessous; cette disposition donne de l'ampleur à volonté. Col rabattu de même étoffe et parement au bas des manches, avec boutons d'or.

2. Chapeau de demi-deuil, en feutre scabieuse. La passe, très-ouverte devant, est bordée d'un biais de velours à côtes de même ton. Ruche de satin scabieuse sous la passe et le bavotet. Plusieurs têtes de plumes assorties au feutre et légèrement ombrées recouvrent presque complètement la calotte et voilent la naissance des brides de satin. — Modèle de M<sup>me</sup> Esther (110, rue Richelieu).

3. Chapeau de grande visite, en velours épilé rose. Passe plate, baissée en pointe sur le devant de la tête et bordée, à l'intérieur, d'une ruche de même étoffe. Calotte de peluche crème sur le sommet de la forme, avec bouquet de plumes de nuance assortie sur le côté; nœud de satin crème sortant de la touffe de plumes et brides de ruban semblable. — Modèle de M<sup>me</sup> Esther.



1. CORSAGE-HABIT.

4. Fichu de demi-toilette, en mousseline de l'Inde, avec garniture de dentelle bretonne plissée. Ce fichu forme par devant un nœud et un jabot garni de dentelle.

5. Chemise-jupon. Ce modèle, très-nouveau, est en foulard blanc ou de couleur; un plastron *bébé*, plissé en éventail, dont la base est formée d'un entre-deux de valenciennes, en garnit le devant. — Entre-deux et dentelle semblables dans

6. Manteau de chambre, très-confortable, en cachemire de l'Inde bleu pâle. La forme de ce vêtement est celle d'un paletot sans manches, avec pèlerine. Des bandes de cachemire broché suivent tous les bords du double vêtement. Volants de dentelle de Mirecourt dans le bas; colerette et jabot de même dentelle.

7. Parure pour corsage ouvert en châle. Cette parure se compose d'un col de toile formant revers, avec garniture intérieure de plissés de valenciennes. Cornet-manchette assorti.

8. Matinée élégante, en nansouck, avec garniture composée d'entre-deux brodés et de valenciennes. Une sorte de berthe, formée de trois entre-deux et d'un volant de dentelle, couvre le haut du dos et revient se terminer en pointe par devant. Deux volants de dentelle dessinent un plastron en forme de triangle, complété à la base par un entre-deux et une dentelle. Trois nœuds papillon en satin caroubier ornent le côté gauche du plastron et indiquent l'ouverture du vêtement. Un entre-deux et un volant de dentelle garnissent le bas de la matinée tout autour; deux volants de dentelle en forment le haut. Les manches sont entourées de deux volants de dentelle et ornées d'un nœud de ruban.

## MODES DU JOUR

Beaucoup de jolies toilettes à la première représentation des *Amants de Véronique*.



2. CHAPEAU DE DEMI-DEUIL.



3. CHAPEAU DE GRANDE VISITE.

le haut, tout autour, ainsi qu'aux entournures. Un volant plissé, rehaussé de valenciennes, termine le bas de la chemise et lui donne la physionomie d'un jupon.

La comtesse de B... portait une robe de satin blanc, drapée et bordée d'un feuillage de perles fines. Traîne de brocart blanc, relevée sur les banches. Corsage demi-décolleté, à manches de gaze brodées de perles et

un énorme cordon de roses nuancées partant de l'épaule gauche pour s'arrêter à mi-chemin au milieu du corsage.

La baronne de P..., en robe de satin noir décolletée.

La comtesse de B..., sa fille, en jupe de gaze blanche, avec casaquin de

lours épinglé, de nuances tendres ou ombrées, d'un effet ravissant. Avec des garnitures de passementerie, des broderies de velours, de chenille, de perles, on fera de très-jolies toilettes.

La coiffure féminine trouvera également son compte à ce retour de



4. FICHU DE DEMI-TOILETTE.

tons de roses naturelles dans les cheveux. Bouquet de boutons de roses pourpres et rosées.

La duchesse de V..., la duchesse de M... et la comtesse de R... étaient tout en blanc; il y avait même un bien joli habit de velours de Gènes blanc. En noir, la duchesse de S..., la vicomtesse de G... et la comtesse de B...

satin blanc à basques tailladées. Chapeau de petites roses, posé tout à fait de côté, presque sur l'oreille. Un gros bouquet de roses sur le bord de la loge.

M<sup>me</sup> Henry Stanley: Fourreau entr'ouvert sur la poitrine, en faille blanche, rayé de satin blanc. Bou-



6. MANTEAU DE CHAMBRE.

Signalons enfin, portée nous ne savons par qui, une originale toilette de reine Margot. Corsage de velours rubis, à crevés de satin blanc, avec dentelles anciennes, sur une jupe toute blanche en satin et crêpe lisse, garnie de dentelles pareilles à celles du corsage.

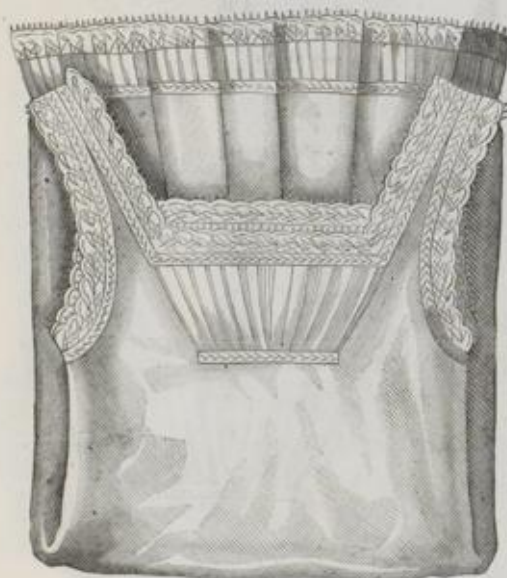
Rien de bien caractéristique, aux dernières courses, en fait de toilette féminine. Citons seulement un costume de velours mordoré avec garniture de plumes de faisan. Robe de drap Lavallière à broderies persanes, surmontant une légère bande de fourrure. Petit paletot Louis XV, à pan brodé et fourré formant retroussis. Chapeau de feutre Pompadour, posé un peu de côté sur l'oreille.



7. PARURE POUR CORSAGE OUVERT.

vogue du velours épinglé. On l'emploiera pour les chapeaux, comme au bon temps de M<sup>me</sup> Récamier et de la princesse Borghèse.

Les conseillers municipaux de Leipzig font école! A leur peu galant exemple, le conseil municipal de Prague



5. CHEMISE-JUPON EN FOULARD.

Le velours épinglé, si cher à nos grand'mères, paraît devoir être en faveur cet hiver. On le portera en costume court dans le jour, en tunique mêlé aux trains de tulle et de gaze le soir. Il y a des combinaisons de ve-



8. MATINÉE ÉLÉGANTE.

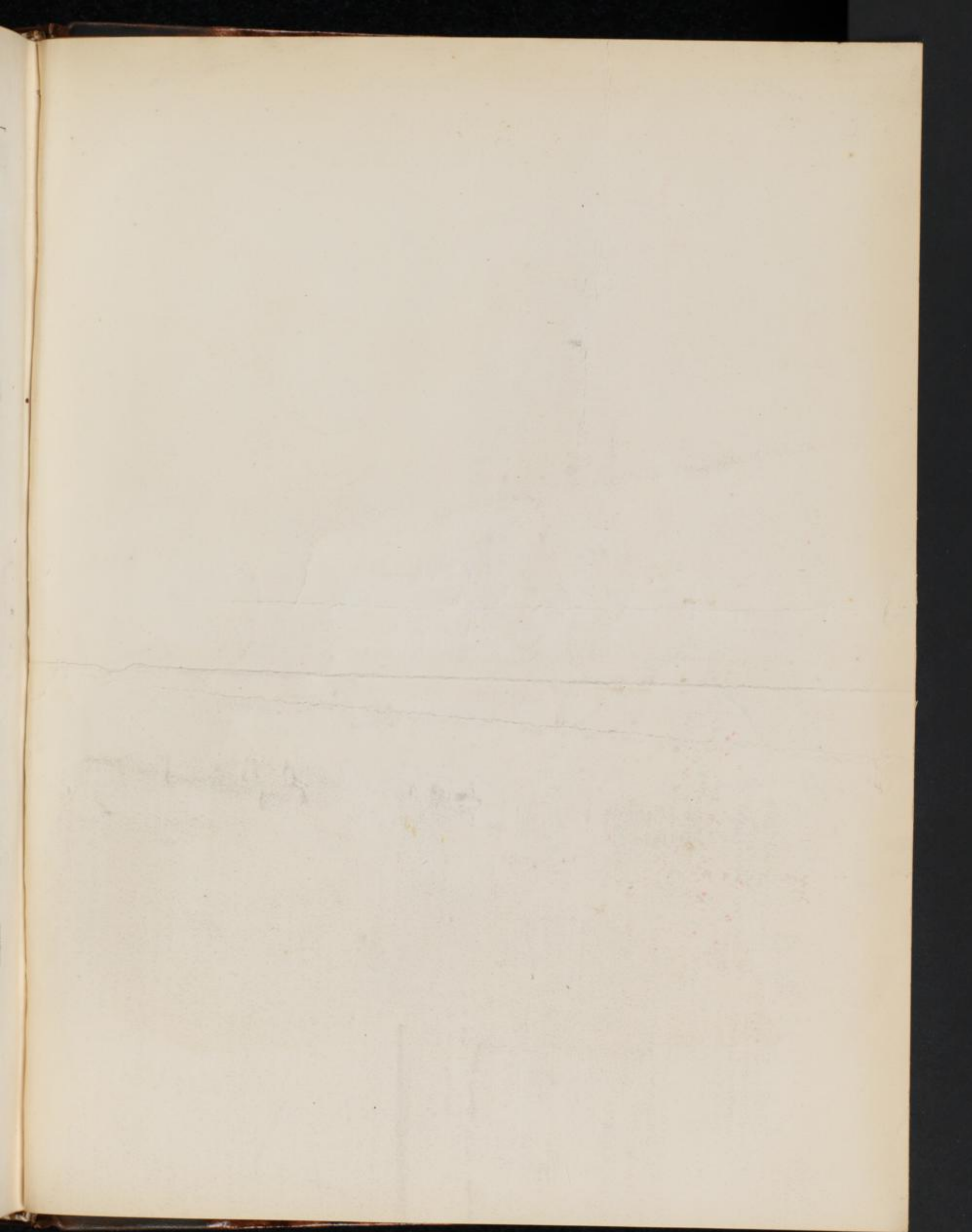
vient d'interdire aux femmes de porter dans les rues des robes trainantes. La municipalité de Prague base sa décision sur une délibération du conseil d'hygiène qui déclare cette habitude contraire à la santé publique.

PLANCHE G. N° 950. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. H. JANET

Nouveau modèle de M<sup>me</sup> POINTEDE (456, rue Montmartre). — Patron épinglé : 5 francs.





G. Garnier

Imp. H. Lefevre Paris

N. 130

Ac. Goussard & Fils Editeurs





15619

A. Leroy imp. r. de Marsis. 66.

Ad. Lemaire & Fils Ed. Paris

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris Rue du Quatre-Septembre N°3

Modèles de M<sup>me</sup> Pointude, r. Montmartre, 156 - Cheveux de M<sup>me</sup> Séquin, rue des Colonnnes, 1.  
 Cheffes Nouveautés des Grands Magasins du Com de Rue, r. Montorgueil, 6 & 8 - Corsets de P<sup>de</sup> Plument  
 r. Vivienne, 33 - Chaussures pour Dames de la M<sup>me</sup> Poirret & C<sup>ie</sup>, r. Montorgueil, 61.

Entered at Stationer's Hall

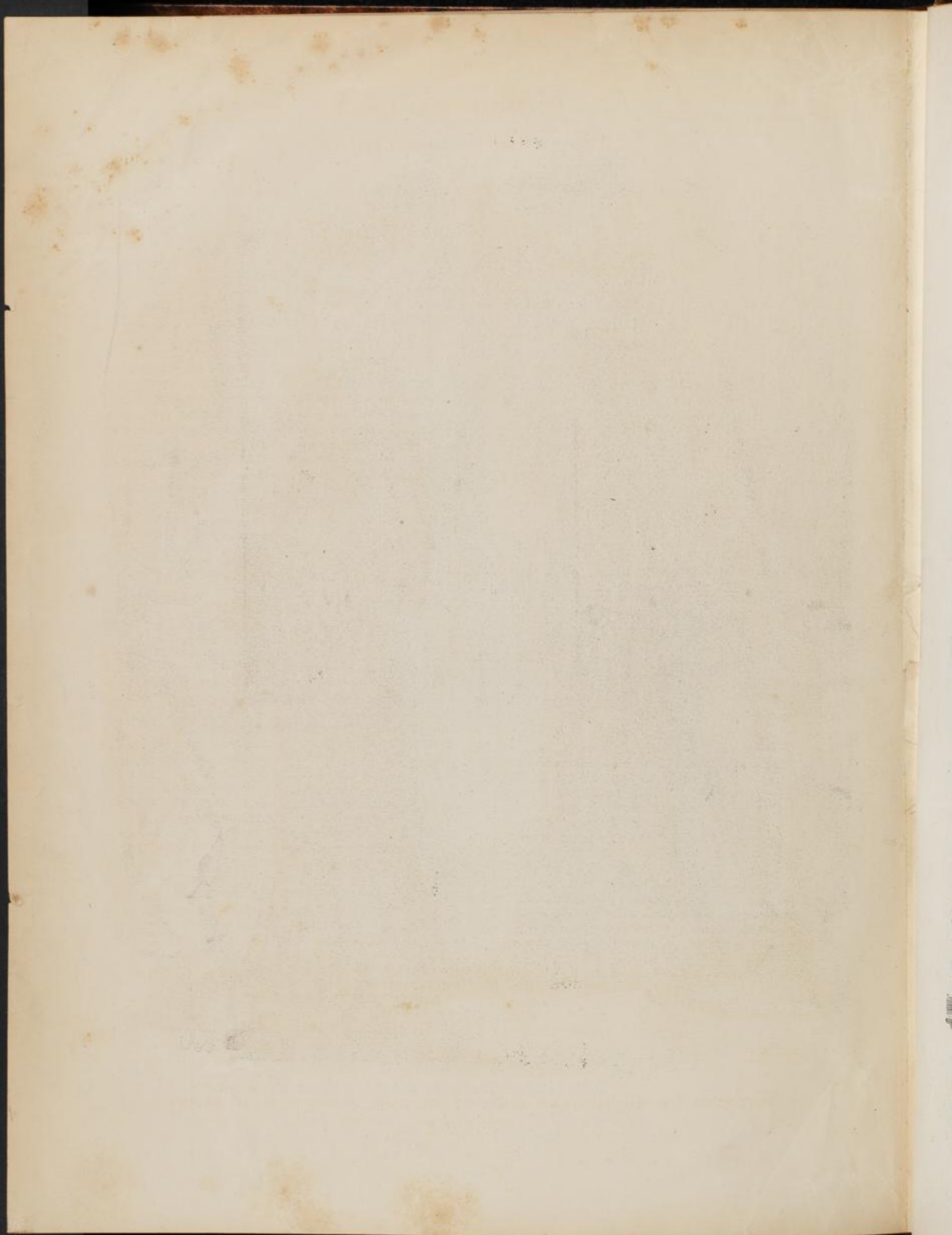


PLANCHE G. N° 952. — DESCRIPTION, PAGE 530.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS) — DESSIN DE M. H. JANET

Modèle de Mme POINTUDE (156, rue Montmartre). — Patron épinglé : 6 francs.

## LE CONTRAT BRULÉ

(HISTOIRE PARISIENNE. — SUITE.)

— Vous paraissez vouloir écouter quelque chose que j'ai à vous dire sur le marquis de Blanzay ? reprit la vieille Bourguignonne.

— C'est vrai, Victorine.

— Il reprit :

— Tu as été douze ans au service de M. de Blanzay ; as-tu entendu parler quelquefois d'une jeune femme de ton temps, nommée Marguerite Duchemin.

— Marguerite Duchemin, attendez donc !

Ici la vieille se frappa le front comme pour réveiller des souvenirs endormis.

— Marguerite Duchemin ! J'y suis maintenant. Ainsi se nommait une jeune fille d'un village des Pyrénées que le marquis avait ramenée un été des eaux de Cauterets. Elle était d'une rare beauté. La tête pâle, de grands yeux bleus et des cheveux noirs comme l'aile du corbeau. A Paris, elle avait la direction de la lingerie, place importante dans l'hôtel.

— Mais as-tu jamais entendu dire que M. de Blanzay ait contracté quelque liaison sérieuse avec cette jeune fille ?

— Qu'appelez-vous liaison sérieuse, mon cher maître ?

— Un mariage.

— Pour le coup, je n'ai entendu parler de rien de semblable.

— Qui te ferait croire que le marquis, devenu vieux, ne l'aurait pas épousée ?

— Mon cher maître, c'est que je sais les faiblesses de caractère de M. de Blanzay : le marquis était un gentilhomme trop fier pour se mésallier de cette façon.

Ici Ernest Beauchêne jeta un coup d'œil de satisfaction sur son manuscrit.

— Eh bien, ce que tu me dis là, ma chère Victorine, me confirme dans toutes mes idées. Cette femme n'a aucun acte, pas de lettres, aucune preuve d'aucun genre, et cependant elle ose appeler M. le marquis Hector de Blanzay pour lui dire en présence des juges : — « Monsieur le marquis, je suis votre femme légitime devant Dieu et devant les hommes ; je vous somme de me reconnaître publiquement comme telle. » — Il y a mieux, elle prétend que, de son mariage avec le marquis il est né une fille qui a aujourd'hui dix-neuf ans et à laquelle elle fait dire, s'adressant au marquis : « Monsieur, vous êtes mon père. »

— Mais, mon cher maître, comment explique-t-elle l'existence d'un mariage que rien n'établit ?

— Ah ! repliqua le jeune homme en attaquant sa tranche de bœuf rôti, c'est là précisément que se trouve le nœud de la question.

Il reposa sa fourchette sur le guéridon et ajouta :

— La fable, du reste est fort bien imaginée ; selon la demanderesse, son roman d'amour se passait au printemps de 1834, en Espagne. Le pays, travaillé par la guerre civile, était tout en feu depuis l'arrivée de Thomas Zumalacarréguy en Navarre. Or, en s'arrêtant à Estella, charmante petite ville, voisine des premières résidences du Prétendant, Marguerite Duchemin avait répondu aux protestations d'amour du marquis en exigeant qu'il l'épousât dans cet endroit. Tu viens de dire qu'elle était fort belle ?

— Ah ! quant à cela, rien de plus vrai, cher maître.

— A l'en croire, M. de Blanzay n'aurait pas hésité. Toutes les formalités exigées par la loi avaient donc été remplies ; mais quinze jours environ après la célébration du mariage, Estella aurait tour à tour été prise par les christinos et reprise par les Carlites, et durant ces divers désastres les papiers de l'état civil et de la paroisse détruits et brûlés. Depuis lors, comme un peu

plus de vingt ans se sont écoulés, les témoins de la cérémonie sont morts ou peu faciles à trouver. Mais encore une fois, je pense que tout cela n'est qu'une histoire faite à plaisir. Voilà du moins, ce que je soutiens dans mon *Mémoire* et ce que je me flatte de faire accepter aux juges. Va, je suis bien sûr de gagner la cause du marquis.

— Mais qu'est devenue cette Marguerite Duchemin ? demanda Victorine en servant le dessert.

— Elle habite un des faubourgs de Paris, où elle vit à grand'peine de travaux d'aiguille.

— Comment ! mon jeune maître, quand ce ne serait que pour se mettre en paix avec lui-même, le marquis n'a pas cherché à adoucir le sort de cette femme et de sa fille ?

— Mon Dieu si ; M. de Blanzay a fait offrir une rente de quinze cent francs, mais cet acte de générosité n'a pas été compris des deux femmes, qui ont repoussé l'offre comme une injure sanglante. — « Monsieur, s'écrie ma partie adverse, par l'organe de son avocat, Marguerite Duchemin et sa fille ne demandent pas l'aumône au marquis de Blanzay, elles rougiraient de chercher à peser sur lui pour l'amener à une transaction honteuse. Elles ne réclament que le rang auquel tout leur dit qu'elles ont droit, et elles sauront ne pas déchoir de cette position. Il leur faut un mari et un père, ou rien. » — Tu vois que c'est bien net. Mais leur affirmation, quelques souvenirs confus, peut-être imaginaires, ne sauraient constituer des preuves. Je trouverai un mouvement victorieux, lorsque je leur dirai : « Vous prétendez que le marquis Hector de Blanzay s'est marié en 1834, à Estella, avec une jeune femme qu'il aimait, eh bien ! d'accord ; mais prouvez-nous que cette jeune femme est bien vous et non toute autre. Il n'existe pas à ce sujet entre vos mains un chiffon de papier grand comme une carte à jouer. »

Il se levait afin de faire un bout de toilette.

Tout en desservant, Victorine revenait au sujet de leur conversation.

— Mon Dieu, monsieur Ernest, reprit la vieille bonne avec une sorte de terreur, si pourtant cette pauvre Marguerite Duchemin était réellement marquise ; si, trompée comme tant d'autres, elle n'avait de recours qu'en Dieu, si elle disait vrai sans pouvoir prouver ce qu'elle avance, voudriez-vous donc être cause d'une injustice ?

— Tais-toi, Victorine, tais-toi ! Tu m'effrayes avec tes conjectures. Mais non, la cause du marquis est excellente. Voilà le *Mémoire* composé. Il sera imprimé dans huit jours et distribué dans dix. Je gagnerai et Mathilde serait heureuse de ce premier succès.

En ce moment Dominique entra, tenant à la main un papier qu'il tendit à son maître.

— Une lettre pour vous, monsieur, dit le valet ; elle est, m'a-t-on dit, de M<sup>me</sup> Mathilde Duthil.

— Une lettre de Mathilde ! s'écria le stagiaire ému. Qu'a-t-elle donc de pressé à me dire ?

D'un signe de la main il congédia Dominique et Victorine, puis il fit sauter l'enveloppe de la missive.

## III

On rapporte que certains grands peintres n'ont jamais consenti à toucher à leurs œuvres en présence de témoins importuns. — « Je ne voudrais pas peindre mes vierges même auprès d'une » altesse, » disait l'Albane. Ce sentiment de réserve que les artistes invoquent dès qu'il s'agit de se mettre en rapport avec leur pensée, Ernest Beauchêne l'éprouvait dans ce qui se rapportait à Mathilde. Chez les âmes délicates, l'amour se complait dans le mystère.

A peine le stagiaire se trouva-t-il seul qu'il lut ce que lui écrivait la jeune femme.

La lettre de Mathilde était ainsi conçue :

« 24 novembre 1855.

(Du coin de mon feu, à une heure du matin.)

« N'est-il pas merveilleux, Ernest, de voir combien il y a de coïncidences étranges jusque dans les épisodes les plus insignifiants de notre vie? Ce soir, après vous avoir serré la main à la sortie de *Guillaume Tell*, je suis rentrée chez moi tout enveloppée de fourrures, ne pensant bien sérieusement qu'à la toilette que je mettrais pour vous plaire au bal des d'Olbreuse, où nous devons nous rencontrer.

« Ce sera le rêve de ma nuit! me disais-je, et déjà je venais de voir la porte de l'antichambre se refermer sur moi. En ce moment ma femme de chambre accourut et me dit :

« — Madame est attendue.

« — Quoi! à cette heure?

« — Eh oui! sans doute; madame trouvera dans le petit salon M. Régis de Quarbré.

« Rien de plus vrai. Mon vieux parent était assis au coin du feu, devant une petite collation qu'il avait eu la galanterie de faire servir pour nous deux. En m'attend, il feuilletait des albums et chiffonnait des gazettes, allant de celles-ci à ceux-là d'un air distrait.

« — Ah! vous voilà donc enfin! s'écria-t-il du plus loin qu'il m'aperçut, et se levant, toujours plein de cette politesse exquise qui fait le fond de sa manière d'être, il ajouta: « Mon enfant, ne vous effrayez pas trop; je viens vous parler d'une affaire des plus graves. »

« — Juste ciel! de quoi s'agit-il? répondis-je tout alarmée.

« — Calmez-vous, Mathilde. Le feu n'est pas à la raison, et la preuve, c'est que je vous invite chez vous, chose assez comique, à cet ambigu de blanc-manger.

« En même temps, il mettait un peu de galantine sur une assiette et me l'offrait.

« Tout en mangeant avec moi et en souriant :

« — Ma petite cousine, vous connaissez, je crois, un jeune avocat du nom d'Ernest Beauchêne?

« — Je le connais si bien, mon cher parent, que j'aurai le plaisir de vous le présenter prochainement, non comme avocat, mais en qualité de cousin. Il sera mon mari.

« — Je vous en fais mon compliment bien sincère. On assure que c'est un homme d'esprit et un homme d'honneur.

« Ici, Régis se versa un verre de sauterne et ajouta :

« — Ma petite cousine, c'est parce que je sais combien vous portez d'intérêt à M. Ernest Beauchêne que j'ai voulu vous prier de lui rendre un grand service.

« — Ah! Régis, voilà le rébus qui revient!

« — Ce n'est pas un rébus, ma chère enfant, ainsi que vous l'allez voir.

« — Eh bien! parlez donc, cher parent.

« — Quoiqu'il ne soit encore qu'un simple stagiaire, votre jeune avocat est en possession d'une clientèle importante.

« — Je le sais.

« — Parmi ses clients se trouve un gentilhomme dont le nom est bien connu, le marquis Hector de Blanzay. Eh bien! prévenez votre prétendu de ne pas donner suite au procès que le marquis soutient, par son organe, contre une femme nommée Marguerite Duchemin.

« — Pourquoi cela, mon cher parent?

« — Parce que ce procès est une mauvaise action.

« — Mais n'oubliez pas, Régis, que M. de Blanzay est un ami de M. Ernest Beauchêne.

« — Je n'oublie rien, chère cousine. Il paraît que le jeune avocat se flatte de confondre la pauvre femme que je viens de nommer.

« — Eh mon Dieu! c'est le devoir de sa profession qui le veut ainsi, Régis.

« — D'accord; mais si votre ami publie son *Mémoire*, il se déshonore.

« J'étais devenue plus pâle qu'une morte.

« — Comment! m'écriai-je suffoquée par la colère; que dites-vous, Ernest Beauchêne se déshonorer?

« — Oui, reprit-il, votre promis, Mathilde, s'il plaide que cette pauvre femme, Marguerite Duchemin, n'a jamais été l'épouse légitime du marquis Hector de Blanzay, s'il le dit, s'il l'écrit, s'il essaye de le faire affirmer par la bouche de la justice, il se déshonorera sans s'en douter; mais enfin il se déshonorera, Mathilde.

« — Régis, je ne vous comprends pas.

« Il se versa un second verre de sauterne, sans doute afin de me permettre de recouvrer mon sang-froid; puis il reprit :

« — Vous savez, ma belle enfant, que je suis un galant homme. Pour rien au monde je ne consentirais à vous attrister, encore moins me mêlerais-je de calomnier un jeune homme estimable, tel que l'est M. Ernest Beauchêne; mais la vérité a des droits supérieurs à toutes les considérations, et j'ai toujours pris à tâche de servir sa cause. Cette Marguerite Duchemin, que votre jeune avocat, parlant au nom de son client, entreprend de faire passer pour une aventurière, pour une femme qui se vante de posséder un titre auquel rien ne lui donne droit, cette délaissée qui est mère d'une fille en âge d'être mariée, on la calomnie, on la dépouille et on la flétrit à tort. Elle est réellement l'épouse légitime du marquis Hector de Blanzay. — « Où est la preuve? » allez-vous demander. — Mais chez votre jeune avocat lui-même, ma chère Mathilde.

« — Permettez, dis-je, mon cher Régis, tout cela n'est pas bien clair.

« — Je le sais, reprit-il. En 1834, le marquis et Marguerite Duchemin se sont mariés à Estella, petite ville du royaume de Navarre. C'était vers le temps où don Carlos, invoquant contre la famille de Ferdinand VII, son frère, les principes la loi salique, demandait, les armes à la main, à être intronisé à Madrid, à la place d'Isabelle II. Comme la ville d'Estella était située entre les campements des christinos et des carlistes, elle fut prise, reprise, pillée, puis brûlée. Les papiers de l'état civil, ceux de la paroisse et les dossiers du notaire disparurent. Or, la preuve du mariage en question, livrée aux flammes ou enlevée, n'a pu être retrouvée. Seulement, Mathilde, remarquez-le bien ce que je vais vous dire : le contrat existe et je sais où il est.

« — Vous! Régis?

« — Moi, ma chère enfant.

« — Où est-il donc alors?

« — Chez M. Ernest Beauchêne, avocat à la cour impériale.

« — Je n'y comprends plus rien, mon parent.

« — Attendez donc. Les choses vont vous paraître plus claires.

« — Il se tut un moment, et bientôt après :

« — Vous savez, me dit-il, que M. Nicolas Beauchêne, le père de votre promis, est mort des suites d'une chute de cheval. Cela se passait aux environs de Châtenay, du côté du bois de Verrières. Le hasard, qui ne fait jamais rien sans calcul, m'avait conduit sur le théâtre de ce drame, car nous étions au temps de chasse. J'accourus pour donner des soins au blessé. En tombant, la tête avait porté sur un caillou aigu, ce qui faisait que tout espoir de le conserver à la vie était perdu. Cependant, lorsque j'arrivai auprès de M. Beauchêne, il respirait encore et articulait quelques paroles incohérentes. Un peu plus tard (c'était il y a trois mois), j'ai eu occasion de rencontrer chez un magistrat de mes amis M<sup>me</sup> Marguerite Duchemin. Ce nom de femme me frappa vivement, et je me rappelai aussitôt ce qu'avait dit devant moi l'avocat mourant. Ce sont des phrases entrecoupées de soupirs, mots sans suite, qui ne sortiront jamais de ma mémoire : *Marguerite Duchemin mariée*

légitimement au marquis Hector de Blanzay; — le contrat dans le petit meuble, tiroir 5, au fond d'un petit portefeuille. — Argent dépensé par faiblesse. Dites à mon fils... — En ce moment, ses forces l'avaient trahi; il mourait pour ainsi dire dans mes bras.

» Régis termina son récit dans cet endroit. — Voilà tout ce que je sais de cette affaire, dit-il en se levant pour prendre congé de moi, et avant de sortir :

» — Ai-je mal fait, chère cousine, de vous mettre au courant de ces faits-là ?

» — Non, sans doute, mon cher parent.

» — Jugez-vous convenable de les rapporter à votre promis ?

» — Je vais lui écrire sur-le-champ tout ce que vous venez de me raconter, répliquai-je.

» Il s'inclina, me baisa amicalement la main et sortit en murmurant :

» — Votre Ernest est un honnête homme; il faut qu'il demeure honnête toute sa vie.

» Il est déjà deux heures du matin, Ernest; je n'ai pas voulu me coucher avant que cette lettre fût finie. Je tiens à ce que vous l'ayez le plus tôt possible. Qu'auriez-vous pensé d'une femme qui eût entrepris de vous cacher la vérité? Eclairé par ces faits, encouragé par votre Mathilde, vous n'en marcherez que plus sûrement à la découverte de la vérité. Vous savez d'ailleurs que quelque dénouement qu'ait cette affaire engagée avant vous, rien ne peut ni ne doit m'éloigner de l'affection si tendre que je vous ai vouée. S'il y a eu des torts du côté de votre père, vous les réparerez et je vous aiderai dans cette tâche. S'il y a des ennuis à éviter ou des luttes à soutenir, je veux vous exhorter dès aujourd'hui à vous y préparer. Une femme qui désire associer sa vie à la vôtre ne peut vous parler autrement.

» Mathilde DUTHIL.

» P.-S. — Tout me porte à penser que je me présenterai chez vous dans la journée, afin de savoir ce qu'il y a de vrai dans le récit de Régis. Nous déciderons alors si nous devons, ce soir, aller oui ou non au bal des d'Olbreuse. »

En parcourant d'un œil troublé cette lettre toute grosse de révélations, Ernest Beauchêne sentait une sueur froide couler sur son front. Jamais son cœur n'avait battu si vite. Il semblait au jeune avocat que le sang y refluaît avec tant d'abondance que sa poitrine allait se rompre.

— Comment! s'écriait-il, pâle et marchant à grands pas, cela serait possible? Nicolas Beauchêne, mon père, un des praticiens qui ont laissé à Paris une des réputations les plus respectées, mon père aurait détruit ou fait disparaître un contrat de mariage, et cette manœuvre aurait eu pour but un sordide intérêt! Non, non, ce n'est pas vrai! Ce Régis de Querbré en a menti!

Il se laissa tomber un moment sur son fauteuil.

— Allons, ma pauvre tête se perd! dit-il.

Une si grande défaillance ne pouvait être que passagère; Ernest Beauchêne se rappela Mathilde et sa propre position dans le monde; il recouvra son énergie première, et tout en se relevant :

— Eh bien, il faut que j'aie le cœur net. Cette lettre de M<sup>me</sup> Duthil parle d'une preuve, du petit meuble. Voyons ce qu'il y a de vrai dans ces paroles-là.

Ce qui redoublait l'émotion du jeune homme, c'était un souvenir d'enfance qui venait de se représenter brusquement à son esprit.

Un jour, pendant les vacances, le lycéen jouait dans le cabinet de son père; l'avocat lui montra alors d'un air grave le meuble de boule.

— Mon enfant, lui disait-il en même temps, si tu veux obéir à mes ordres, tu ne te sépareras jamais de ce meuble-là. L'avenir t'apprendra pourquoi je t'ai fait cette recommandation.

Seconde raison d'avoir à redouter quelque chose d'inusité, le

meuble en question n'ouvrait qu'à l'aide d'un secret, et ce secret, le stagiaire était seul à le posséder.

— N'hésitons plus! se dit alors Ernest Beauchêne.

En prononçant ces derniers mots, il s'approcha du petit secrétaire, poussa vigoureusement un ressort caché, et un couvercle tomba.

— Au tiroir n° 5, maintenant.

En ce moment il vacillait sur ses jambes comme un homme ivre.

Le tiroir n° 5, pressé à son tour, s'ouvrit et laissa voir une liasse de vieux papiers jaunés par le temps.

Ernest Beauchêne y jeta un rapide coup d'œil.

Les premiers mots qu'il lut étaient ceux-ci :

*Contrat de mariage du marquis Hector de Blanzay avec M<sup>me</sup> Marguerite Duchemin, à Estella, royaume de Valence (avril 1834).*

— Ah! s'écria le pauvre stagiaire atterré, mon père possédait et cachait ce contrat! Mon père était donc un...

Il avait perdu la tête.

Fou de douleur et d'indignation, il se précipitait sur le buste de l'avocat pour essayer de le mettre en pièces. Au même moment deux larmes s'échappèrent de ses yeux et il laissait retomber ses bras que la colère avait soulevés. Revenant ensuite au meuble, il fixait son regard sur une petite pancarte du tiroir n° 5, pancarte qui était d'une écriture bien connue.

« A mon fils,

» Ernest, ne te hâte pas d'accuser ton père. Cherche dans la liasse de papiers; tu y trouveras l'explication de ma conduite. Quand tu sauras tout, tu ne me maudiras plus.

» NICOLAS BEAUCHÈNE. »

Ernest respira.

Philibert AUDEBRAND.

(La suite au prochain numéro.)



## PARIS EN BALLON

C'était une tentation de tous les jours. Quand j'allais aux bureaux du journal et quand j'en revenais, quand je mettais le nez aux fenêtres de notre salle de rédaction, je voyais toujours le grand ballon captif qui semblait m'inviter à faire une ascension avec lui. Lorsqu'il était « en gare », — ou, si vous le préférez, lorsqu'il était redescendu, — la vue de ses formes puissantes, de sa nacelle en chêne et en triple airain, de son solide grément me rassurait pleinement contre les incertitudes d'un voyage aérien. L'aspect seul de ce géant inspire la confiance. Il est impossible, en effet, de rêver un appareil aérostatique mieux pondéré, mieux équilibré. C'est le ballon modèle.

Lorsque l'aérostat m'apparaissait à la hauteur maxima de son ascension, la tentation n'était pas moins forte.

Être là-haut, perdu dans l'espace, voir la terre se dérouler à ses pieds, élargir son horizon, planer! La fièvre de l'inconnu s'emparait de moi.

Quand une tentation de cette nature vous obsède, on ne tarde pas à y céder. Pour ma part, j'y ai cédé quatre fois. Quatre fois, je suis monté dans le ballon captif, dont MM. Giffard et Tissandier m'ont facilité l'accès avec une bonne grâce dont je suis heureux de leur exprimer ici toute ma reconnaissance.

A vrai dire, je n'étais pas absolument tranquille lors de mon premier début dans la navigation aérienne; non pas que je redoutasse un accident, mais j'avais peur de moi. Je me rappelais qu'un jour, étant monté dans le clocher de la cathédrale d'Anvers, la vue du vide qui s'étendait comme un formidable abîme autour

de moi m'avait donné le vertige de façon à me casser bras et jambes. Le gouffre m'attirait et je ne me sentais pas la force de résister à cette attraction magnétique. Si j'avais été seul, je me serais laissé tomber bêtement de là-haut.

Eh bien ! le ballon a sur les clochers l'avantage de ne pas faire tourner la tête des voyageurs. Le vertige, que je craignais, n'est point venu gâter l'immense satisfaction que m'ont donnée mes petits voyages aériens.

Quel féérique spectacle !

Partant du cœur de la ville, de la cour du palais des Tuileries, le ballon s'élève assez rapidement aux accents joyeux d'un orchestre. Déjà vous dépassez les toits des maisons ; Paris vous apparaît comme un de ces vastes plans cavaliers qui montrent le relief des constructions.

Au loin, les collines boisées font un cadre vert à la cité. C'est Meudon, c'est le mont Valérien, c'est Montmorency. Les contours sinueux de la Seine se dessinent par un large trait. La perspective des grandes avenues et des boulevards semble s'allonger indéfiniment. Bien que le ballon soit déjà assez élevé, vous vous sentez toujours attaché à cette terre, à cette ville, à cette population.

Mais l'aérostat continue sa route. L'aspect change. Le sentiment de l'isolement commence. Paris, si vaste tout à l'heure, n'est plus qu'une tache sous vos pieds, tache blanche perdue au milieu d'autres taches qui sont des bois ou des champs. C'est à peine si vous distinguez les hommes. Un certain dédain des êtres et des choses s'impose à l'esprit.

Eh quoi ! Est-ce Paris que j'ai sous mes yeux ? Sont-ce des hommes qui s'agitent ainsi, à peu près invisibles, tant ils sont petits ? O vanité des vanités ! la capitale immense a l'aspect d'une mesquine fourmilière. L'homme n'aurait-il que l'importance d'un insecte sur le globe terrestre ?

Mais on redescend. Déjà ! Après tout, cela vaut mieux. Il ne faut pas laisser trop longtemps pénétrer dans son esprit le mépris de l'humanité. Le spectacle du retour est, du reste, bien fait pour remettre de cette passagère impression. Voilà que les monuments se dégagent peu à peu : palais, dômes, églises, théâtres, grandes voies, un monde de pierre merveilleusement ouvragé semble émerger du sol. Paris sort de son effacement. Une ville naît sous vos pieds. Encore quelques secondes et les voyageurs aériens, grisés un moment par leur trop haute situation, se retrouveront mêlés et perdus dans la foule de ceux qu'ils considéraient tout à l'heure un peu moins que des moucheron.

Je n'ai pas parlé, dans cette description rapide, des effets de lumière que l'on peut admirer pendant l'ascension du Grand Captif. La splendeur des effets de soleil est incalculable.

Un autre effet qu'il m'a été donné d'admirer, c'est l'aurore artificielle, le flamboiement qui se dégage de Paris la nuit. J'ai fait une de mes ascensions le soir. Jamais je n'aurais imaginé un scintillement pareil à celui de la ville avec ses millions de becs de gaz et ses foyers électriques. Paris m'est apparu comme un nid d'étoiles.

G. B.-F.

## THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Reprise du *Sphinx*, de M. Octave Feuillet, et début de M. Worms dans le rôle créé par M. Delaunay. L'épreuve a été favorable au jeune comédien. M<sup>lle</sup> Sarah Bernhardt est toujours merveilleuse, et M<sup>lle</sup> Croizette continue d'abuser de l'agonie par le poison. Il est vraiment regrettable que M. Octave Feuillet ne puisse pas la condamner à vivre à perpétuité !

VAUDEVILLE. — Nous avons mentionné naguère le succès obtenu à Versailles, ainsi qu'aux matinées du Vaudeville, par le drame en cinq actes de M. E. Legouvé : *Une Séparation*. Reprise au Vau-

deville, avec M<sup>lle</sup> Marie Delaporte, MM. Dupont-Vernon et Berton pour principaux interprètes ; cette œuvre émouvante y a retrouvé l'accueil sympathique qui lui était dû.

A sa suite a reparu *Dora*, avec tous les artistes de la création ; c'est assez dire qu'une nouvelle victoire a consacré le triomphe primitivement obtenu par M. Sardou.

TROISIÈME THÉÂTRE-FRANÇAIS. — L'heureux auteur de *l'Amour et l'Argent*, M. de Calonne, a tenu à se faire applaudir de nouveau, et le *Gentilhomme-Citoyen*, comédie en quatre actes, lui en a fourni l'occasion. Des scènes bien conduites, de beaux vers, un souffle d'honnêteté trop rare dans le théâtre d'aujourd'hui, telles sont les qualités de l'œuvre nouvelle que M. Ballande a montée avec un soin digne d'éloges et qui, sous les traits de M<sup>lle</sup> Bernage, a mis en lumière une gracieuse ingénue,

ROBERT HYENNE.

## CORRESPONDANCE

— M<sup>me</sup> J..., A VIENNE (AUTRICHE).

Pourquoi nous écrire en allemand, vous qui écrivez si bien le français ? La nécessité de faire traduire vos lettres nous empêche de répondre sans retard à vos réclamations.

— M<sup>me</sup> M..., A LYON.

Le service qui vous est fait du journal constate que vous en avez versé le montant : c'est le meilleur accusé de réception que vous puissiez recevoir. — Nous avons de jolis modèles en mousseline, aux prix ordinaires du tarif. Aucune commande n'est exécutée, si elle n'est accompagnée du montant en timbres poste ou en un mandat.

— M<sup>me</sup> A. V..., A LENCLÔITRE (VIENNE).

Le journal est remis à la poste le même jour pour toute la province, et il n'en peut être autrement ; mais la poste met plus ou moins de temps pour le transporter et le distribuer, en raison des distances. Nous faisons tout ce qui dépend de nous pour qu'il arrive partout le dimanche.

## REVUE DES MAGASINS

A propos de son exposition des nouveautés de la saison d'hiver, le *Coin de Rue* vient d'apporter d'importantes modifications dans l'organisation de ses magasins. Il a, par exemple, installé les comptoirs d'étoffes de fantaisie, de deuil et de lainages unis, dans trois galeries au rez-de-chaussée. Il a, de plus, adopté l'éclairage à la lumière électrique, qui remplace si parfaitement la clarté du jour. Tout cela est fort bien vu.

Cette exposition du *Coin de Rue* s'est encore fait remarquer par le grand choix des costumes et des confections, ainsi que par leur élégance et leur bon marché relatif. Nous citerons, entre autres, un costume complet pour jeune fille, établi en écossais et marqué 59 francs. Ce modèle se compose d'une jupe plissée, d'une tunique « laveuse » et d'un corsage « hébé » plissé devant et derrière, avec col et parements de velours et bordure pareille.

Un autre modèle nous a paru encore très-avantageux : c'est un costume complet en cheviot anglais, à 85 francs, comprenant une jupe avec volant plissé et bordure de velours. Nous indiquerons aussi un modèle tout en cachemire de l'Inde, en toutes nuances, à 78 francs. Jupe longue, garnie de plissés ; tunique drapée régulièrement devant, chaque pli retenu par un bouton ; gilet avec veston croisé à la taille, dernier genre, et de jolis boutons partout.

Bien d'autres costumes mériteraient d'être notés ; mais il faut se borner, et nous ne pouvons que signaler à nos lectrices une véritable occasion de jupons : l'un en taffetas cuit et poulé de soie noir, à 29 francs ; un autre en cachemire noir, belle qualité, avec deux plissés fins et un bouillonné, à 18 fr. 75 ; une jupe de velours anglais noir extra, avec un volant, à 16 fr. 75 ; enfin un jupon très-élégant, un drap de soie noir, avec plusieurs volants plissés, à 59 francs.

Avant de passer aux confections, nous nous arrêterons devant les cha-

peaux, qui sont vraiment fort coquets au *Coin de Rue*. Voici, entre autres, une capote de feutre en toutes nuances, bordée de velours et garnie d'un nœud alsacien, avec joli piquet de fleurs derrière et brides de velours, au prix de 8 fr. 90. Pour 15 francs, on a une charmante couronne, genre Félix, en feuillage, avec roses variées. Enfin nous terminerons nos citations par un modèle en velours tout bouillonné, avec nœuds de faille et piquet de plumes, à 18 fr. 75.

Au salon de confections, nous avons remarqué un grand nombre de gracieux modèles tout à fait confortables. C'est d'abord l'*Incrovable*, un paletot de drap mousse, pure laine (bleu, noir, gris, etc.), ayant 1 mètre de longueur et tout gansé de velours, offert au prix très-étonnant de 19 fr. 75. Le *Merveilleux*, coté 25 francs, est un paletot de drap uni, garni de tresses et de nattes, croisé devant par deux rangs de boutons. Le *Boyard*, marqué 29 francs, est également fort avantageux : c'est un paletot russe en diagonale noire, ayant 1 mètre de longueur, avec large col, parements aux poches et aux manches, le tout en fourrure.

Parmi les vêtements riches, nous avons remarqué la visite *Gabrielle*, en beau drap et franges marabout laminées, à 85 francs. Nous ne citerons la grande visite *Eva*, à 150 francs, que pour prouver que le *Coin de Rue* sait faire très-beau quand il veut. Ce vêtement a fort grand air ; il est en drap de belle qualité, garni de passementeries et d'un marabout.

Que nos lectrices demandent au *Coin de Rue* (rue Montesquieu, 6 et 8) son catalogue illustré ; elles y trouveront une foule de renseignements qu'elles seront bien aises d'avoir.

— La nouvelle installation de M<sup>me</sup> B. DE NEUVILLE est parfaitement agencée et confortable ; tout le monde y gagne, ses clientes comme elle-même. Le salon et les magasins sont situés au premier étage de la rue du Vingt-Neuf-Juillet, n° 10, au coin de la rue Saint-Honoré. Sous le bénéfice de cet agrandissement, M<sup>me</sup> de Neuville peut donner plus d'extension à son commerce et offrir le plus beau choix de cheveux et de postiches aux dames qui veulent bien s'adresser à elle.

Comme nous le disions dernièrement, la mode sera, cette année, de porter les cheveux longs : voilà le principe adopté ; quant à la forme de la coiffure, ce sera un peu affaire de goût personnel, croyons-nous : les coques, les marteaux, les ondulations naturelles, tel est le choix qui se présente. Dans l'un ou l'autre cas, on peut sûrement recourir à M<sup>me</sup> de Neuville ; elle a su attacher à sa maison d'excellents monteurs de cheveux, et les postiches, chignons, bandeaux, frisures neige, etc., sont chez elle d'une perfection de travail et d'une légèreté de monture qui ne laissent rien à désirer.

Pour toutes les commandes qu'on adresse à M<sup>me</sup> de Neuville, il est indispensable de joindre une mèche de cheveux, à titre d'indication ; elle s'y conforme scrupuleusement et assortit ainsi les cheveux d'une façon irréprochable.

Les ondulations pour le devant de la tête, dont une de nos lectrices nous a demandé le prix, valent de 15 à 18 francs, nous a dit M<sup>me</sup> de Neuville ; la longueur des cheveux est de 40 centimètres environ et suffit amplement au bandeau plat qui couvre la raie.

— Une femme mal chaussée est jugée du premier coup ; la toilette la mieux réussie, l'air le plus aimable ne corrigent pas cette mauvaise impression. On devra donc nous savoir gré d'insister sur le choix d'une bonne maison de chaussures.

La maison POIVRET ET C<sup>ie</sup> (61, rue Montorgueil) se recommande entre toutes par l'excellente qualité des cuirs qu'elle emploie, ainsi que par la coupe et l'élégance exceptionnelles de ses formes. Celles-ci offrent, en outre, cet inappréciable avantage d'être cousues et vendues cependant au même prix que les chaussures clouées des autres maisons. Nous ajouterons que la maison Poivret possède une série considérable de largeurs différentes pour chaque longueur, ce qui lui permet de chausser également bien tous les pieds, même les plus difficiles.

Avec les catalogues illustrés que cette maison publie deux fois par an, pour l'hiver et l'été, il est bien facile de se renseigner sans le moindre dérangement au sujet des nouveaux modèles de chaussures d'hommes, de femmes et d'enfants ; le genre et le prix de chacun d'eux sont clairement détaillés.

Le grand succès du jour appartient à une jolie botte pour dame : la tige est en peau de chagrin garnie d'aiguilles, avec grande claque de veau ciré à bouts rapportés et fins, et, comme complément, de doubles semelles de liège. Ce modèle, comme on le voit, est établi dans les meilleures conditions de solidité, en vue des mauvais temps de l'hiver ; il ne coûte que 24 francs.

La maison Poivret excelle aussi dans le genre du soulier proprement

dit : à preuve le soulier *Marion Delorme*, que toutes les jolies femmes ont porté l'été dernier, et le soulier *Charles IX*, dont la vogue grandit chaque jour. Ce modèle est en chevreau glacé, avec barrettes ornées d'un ruban noué sur le cou-de-pied ; l'intérieur est en peau de couleur, et le tout se complète d'un talon Louis XV.

## SPÉCIALITÉS

La *Crème Simon* est un cosmétique précieux à plusieurs points de vue ; son action puissante calme l'irritation et l'inflammation de la peau et chasse tout ce qui peut en altérer la fraîcheur. C'est en outre un *cold-cream* d'une finesse merveilleuse, dont l'application communique une grande souplesse au tissu dermal.

Ajoutons que la *Crème Simon*, d'une exquise délicatesse, est faite avec des matières de première qualité, toutes parfaitement hygiéniques.

Nous recommandons la *Poudre Figaro*, de même provenance, comme étant le complément indispensable de la crème Simon. On trouve ces deux produits dans toutes les bonnes maisons de pharmacie ou de parfumerie. Pour la vente en gros, s'adresser à Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83, et à Paris, rue de Provence, 36.

M. D'A.

## PANORAMA DES MODES

(SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1878)

Le succès qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons pris, cette fois encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver**, et nous sommes heureux d'informer nos lectrices que ce NOUVEAU PANORAMA est dès à présent à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend quatorze figurines plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de quatorze toilettes absolument inédites.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et franco, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de trois francs en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.

## LE MODE EN RELIEF

Sous ce titre : *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Préal, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois (n° 3) représente une toilette de ville.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire franco, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants